6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : À LILLE N° 1.02 — À ROUBAIX N° 3.28 — À LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Jeudi 29 Juillet 1909

L'ASSAUT

Les partis d'agitation nationaliste, cléricale et conservatrice n'ont jamais désarmé. Mais il est manifeste qu'ils redoublent en ce moment d'activité, de vigueur et de zèle. L'éternel assaut contre le régime et contre la démocratie se poursuit avec une ardeur combative qu'exaspère l'approche des élections législatives générales.

Les royalistes, entraînés par la petite cohorte des Camelots du Roy, vont chaque jour un peu plus avant dans la voie de la violence et de l'outrage.

Ceux d'entre eux que l'on pourrait supposer les plus éloignés d'un parti pris d'outrances grossières et caricaturales, ne sont pas en fait les moins acharnés. Le doux académicien Jules Lemaître, homme d'esprit ridiculement fourvoyé dans la bande de l'Action Française, s'écriait naguère, au cours d'un meeting organisé salle Wagram : «Bref, nous somes sûrs que la France a absolument besoin d'un roi. Or, messieurs, la certitude passionnée engendre l'action, j'entends l'action efficace. Car il y a des actions qui, si je puis dire, n'agissent guère, notamment quand elles se disent populaires et libérales». Il ajoutait que les grands changements se font par «les minorités énergiques, et que les hommes de l'Action Française qui ne sont point des rêveurs, n'hésitent pas à mettre un peu de violence» au service de leur cause. «Vous êtes, disait-il en terminant à la foule de ses auditeurs, vous êtes de bons émeutiers. C'est un état d'âme enivrant. Et cela nous permet de tout oser». Derrière M. Jules Lemaître, nos excellents royalistes boivent à la coupe d'ivresse. Ils sont prêts à tout oser, même ce que l'éminent académicien, émeutier au demeurant tout platonique, n'ose pas. Révolutionnaires d'un genre nouveau, ils se proposent de faire ce qu'ils appellent la «révolution par le roi». Et, en attendant des jours meilleurs, en attendant des occasions plus propices, ils ont commencé cette surprenante révolution à la gloire de Philippe VIII par de grotesques équipées de mi-carême.

Les bonapartistes, de leur côté, ne restent pas inactifs.

Et ils ne dédaigneraient pas de s'unir, pour essayer de renverser la République, à ceux qui furent les pires ennemis du second Empire. N'avons-nous pas vu récemment les fils de Paul de Cassagnac prendre part à une manifestation bruyante, de concert avec Henri Rochefort ? L'un d'eux, M. Guy de Cassagnac, a d'ailleurs expliqué de façon ingénieuse aux «patriotes» de l'assemblée les raisons profondes — et légitimes — de cette collaboration plutôt inattendue. «Puisque la roue tourne, s'est-il écrié, puisque nous nous trouvons aujourd'hui de l'autre côté de la barricade, eh bien ! si l'on veut savoir pourquoi nous nous sommes réunis ici ce soir, je répondrai que les petits-fils du Deux-Décembre sont venus demander à Henri Rochefort de nous apprendre comment on dégringole un gouvernement !» Voilà qui est très clair. M. Rochefort s'efforçait, il y a une quarantaine d'années, de démolir l'Empire, pour préparer l'établissement de la République, et aujourd'hui ce sont les bonapartistes qui l'appellent à la rescousse pour renverser la République au profit d'une restauration impériale. Etrange retour des choses de la politique, n'est-il pas vrai Mais il reste à savoir si l'ancien adversaire irréconciliable de Napoléon III réussira à livrer son secret de démolisseur aux actuels partisans du prince Victor.

Il y a aussi les nationalistes.

Les nationalistes vont perdre un de leurs chefs les plus autorisés en perdant M. Gauthier (de Clagny), qui annonce son intention de quitter la vie politique après vingt-deux ans de parlementarisme. Mais ils ont retrouvé M. Paul Déroulède, que son fidèle lieutenant Marcel Habert assiste avec plus de dévouement que jamais. M. Gauthier (de Clagny) déclare : «Je rentre dans la vie privée parce que je n'ai plus aucun rôle à jouer dans la vie publique, ou plus exactement parce que je ne sais plus quel rôle jouer, quelle attitude prendre.» Il dit qu'il serait bien embarrassé pour donner des conseils, pour exposer un programme. Il est arrivé à cette conclusion sinistre : «Il n'y a plus d'opposition, plus de majorité non plus. Il n'y a plus rien». C'est évidemment un désenchanté, un découragé. Tout au contraire, M. Déroulède n'a jamais été plus résolu ni plus alerte. Il reprend avec une belle fougue sa campagne nationaliste d'antan, non pas directement contre la République — ce qui serait maladroit — mais contre le régime parlementaire. Il vient de reconnaître à Bordeaux que, malgré tout, le peuple était resté attaché à la République. «Les masses électorales, a-t-il expliqué, s'écarteraient violemment de quiconque chercherait à les orienter sur une autre voie. Il ne faudrait donc pas les inquiéter par l'apparence, par l'ombre même d'une accointance royaliste.» Les nationalistes qui suivent M. Déroulède auront donc l'habileté de ne pas attaquer la République. Ils se borneront à tenter de battre les républicains en vue de l'établissement de nous ne savons quel vague régime plébiscitaire qui ne vaudrait au fond guère mieux qu'une restauration bonapartiste ou royaliste.

Tous ces efforts divers, auxquels se joindront les efforts plus obscurs des cléricaux proprement dits, des gens de l'Action Libérale et de tous les faux républicains toujours prêts à trahir la République, tendent en réalité au même but.

Et ce but apparaît facile à discerner : c'est le renversement du régime, ou, à son défaut, la première satisfaction d'un retour à une politique de recul. Ne nous fions pas trop aux prétendues divergences d'opinions qui, en apparence, et en apparence seulement, séparent les assaillants les uns des autres. Royalistes, bonapartistes, nationalistes, cléricaux ou ménilistes ne proclament pas le même idéal politique ou social, mais il n'y a pas de doute que la grande bataille électorale de 1910 les trouvera une fois de plus en plein accord. Un grand organe royaliste, celui aux destinées duquel préside le juif antisémite Arthur Meyer, faisait il y a quelques jours le candide aveu préalable de ce prochain accord électoral entre toutes les forces de cléricalisme et de réaction. «Nous faisons ce que nous pouvons dans l'intérêt du pays, déclarait le journal dont nous parlons ; nous ne refusons pas le concours de M. Paul Déroulède, ni de M. Piou, ni même de M. Méline ou de M. Ribot, ni de personne lorsqu'il peut en résulter quelque utilité sur un point social et pour le bien public. On sait ce que ces messieurs les royalistes entendent par le «bien public», qui se confond dans leur esprit avec la ruine de la République. L'assaut qui va grouper, qui groupe déjà toutes les forces antirépublicaines nous mettra donc en présence de la même coalition que nous avons vu se former dans le passé. La démocratie a toujours réussi à la repousser victorieusement.

Ele la repoussera à nouveau aux élections de 1910.

Camille FERDY.

Hier & Aujourd'hui

L'ESPAGNE AU MAROC

A peine nous sommes sortis du guêpier marocain que voici l'Espagne qui s'y engage et s'y trouve, dès l'abord, dans les plus fâcheuses conditions. Elle trouve en face d'elle la levée en masse de toutes les tribus kabyles du Riff, dont on sait la sauvage énergie et l'indomptable courage. Ils sont vingt mille, assure-t-on, les redoutables montagnards, soulevés par leurs marabouts qui prêchent la guerre sainte ; ils combattent chez eux, toutes leurs lignes de retraite assurées, alors que le général Marina doit garder et défendre toute la longue ligne qui va de Melilla aux postes les plus avancés des présidios.

La situation est critique. Il est incontestable — n'ayant à sa disposition que huit mille hommes — que le général espagnol a subi une série d'échecs, puis une défaite sanglante sous les murs mêmes de Melilla et qui eut eté un désastre sans l'admirable valeur de ses soldats. En toute hâte le gouvernement embarque des renforts ; il annonce qu'il va porter à quarante mille hommes la force du corps expéditionnaire.

Quarante mille hommes, quand l'armée espagnole ne compte guère que quatre-vingt mille hommes sous les armes ! La presse officieuse affirme avec une magnifique assurance que cette armée va permettre de réduire les Riffains.

Je ne partage pas cette espérance et, tous ceux qui ont présent à la mémoire les épisodes de notre conquête de la Kabylie algérienne, demeureront également sceptiques s'ils songent qu'aujourd'hui les Kabyles marocains possèdent des armes perfectionnées avec d'abondantes munitions, que la contrebande espagnole déverse incessamment sur la côte du Riff.

Mais les plus inquiétantes complications intérieures viennent aggraver une situation déjà très difficile. La guerre au Maroc est particulièrement impopulaire en Espagne ; les réservistes sont embarqués de force ; beaucoup désertent ; la guerre civile gronde et le gouvernement espagnol s'est vu dans la nécessité d'envoyer pour maintenir l'ordre, des régiments, à Valence, à Lerida, à Saragosse, à Pampelume, à Bilbao, à Biscaye. A Barcelone l'état de siège est proclamé ; les ouvriers ripostent par l'insurrection et le sang coule dans les rues. Le peuple s'énerve d'autant plus qu'une censure sévère lui cache la vérité : les nouvelles que reçoivent d'Oudjda les colons oranais et qu'ils transmettent à leurs compatriotes apparaissent d'autant plus alarmantes. Le peuple est foncièrement hostile à cette guerre au Maroc ; il écoute ceux qui lui montrent que cette campagne du Riff n'a été entreprise que pour défendre les intérêts particuliers des exploiteurs de quelques riches gisements de minerai de fer et de plomb argentifère.

L'émeute est partout, les lignes ferrées sont détruites, les fils télégraphiques sont coupés, les journaux suspendent leur publication, les ouvriers décrètent la grève générale. Il n'est pas possible que dans des conjonctures aussi dangereuses le gouvernement persiste dans son refus de convoquer les Chambres.

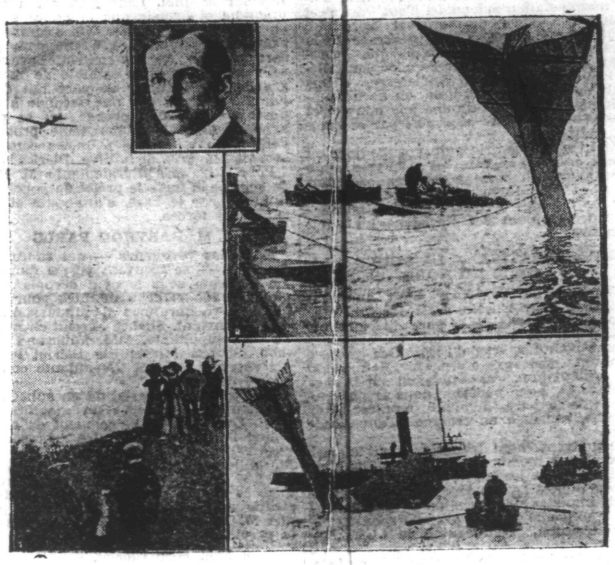
Sans doute, l'Espagne ne prétend pas admettre qu'elle soit en guerre avec le Maroc, elle prétend n'entreprendre qu'une simple opération de police ne devant troubler en rien «les bonnes et aimables relations» avec le gouvernement chérifien. Ces artifices du langage diplomatique ne trompent personne et le roi se rend si bien compte de la gravité de la situation qu'il songe à provoquer la démission de son ministère pour le remplacer par un cabinet militaire.

Et cette situation doit nous préoccuper, non seulement à cause des répercussions marocaines dans la province d'Oran, mais encore à cause des tentatives d'intervention qui déjà se dessinent chez les partisans incorrigibles de la conquête : «L'Espagne, écrit le «Temps», remplira la mission de régénération qui lui incombe en collaboration avec la France».

Nous avons plein espoir que le ministère Briand restera absolument sourd aux sollicitations de cet ordre.

G. DESMONS.

LA CHUTE DE LATHAM



Latham. - Son départ de Sangatte. - Vues du sauvetage de son monoplan.

CHRONIQUE

Le Rocher de la Vierge

Jeune, riche, déjà célèbre, le professeur Marois avait épousé Clémence sans dot, et deux années de mariage n'avaient pas attiédi son amour.

Et pourtant, en retour !... L'illusion, hélas ! était-elle encore possible, et Laurière n'était-il pas, irrémédiablement, l'amant de celle qu'il idôlatrait ?...

Lentes et douloureuses pour Roger avaient été les étapes de son doute...

Mais un jour une nouvelle preuve était venue raviver ses soupçons, saper l'édifice ensoleillé de ses rêves.

En parcourant le journal préféré de Clémence — préféré !... Ah ! il savait pourquoi maintenant ! — un nom avait accroché son regard. C'était — en quatrième page — à la colonne de la «petite correspondance», celui du signataire de cet énigmatique avis : «Lundi, Poste restante, C. D. 28, Maugis».

— Maugis !... Tiens !... avait observé, le nom du pur-sang de Laurière !...

Et il allait passer outre. Mais le doute couvait en lui, en dépit d'un confiance de façade. Et soudain alors, il acquérait la certitude que ce pseudonyme de Maugis dissimulait mal le patronymique armorié du misérable, de même que C. D., la destinataire, le nom de Clémence Dubuit, l'abjecte créature qui lui devait tout : nom, considération, honneur, repos, fortune — sa femme !

Et l'artificieuse logique qui s'ancre, immuable, en les cerveaux malades, avait étayé ses soupçons.

Lundi !

On était au jeudi. Et lundi prochain, depuis l'avant-veille, ils seraient à Biarritz. Biarritz, chaque année à pareille époque, était en effet leur plage de prédilection... Et, une fois de plus, délibérément, il accorda à ses alarmes et à ses perplexités un nouveau répit.

A Biarritz, le lundi, dès l'ouverture du bureau de poste :

— C. D. 28...

— C. D. 28... Parfaitement, monsieur... Mais, objecta aussitôt l'employé, la suscription porte «Madame»... il m'est impossible de vous la délivrer...

Un rapide frisson avait secoué Roger Chancelant, la vue brouillée, il s'était accoudé pour dissimuler la faiblesse de ses jambes, le trouble subit de sa raison vacillante...

— Bien, dit-il, j'enverrai madame...

Puis, ayant avisé un café proche, il avait aussitôt, humant un matinal poison d'opale, glissé dans la main de la bonne, accompagnée d'une explicative pièce blanche, le libellé de l'adresse.

Experte à souhait, la bonne, sans tarder, avait rapporté la missive

Roger Marois demeurait atterré de sa sagacité. Toute la matinée, il avait déambulé aux quatre coins cardinaux de la ville : de la côte des Basques au Casino, du Belvédère au Promontoire, de la Grande-Place au Café Anglais, toujours colportant la perfide, la brûlante lettre.

Il n'osait en déchirer l'enveloppe. Il appréhendait de se trouver face à face, sans transition, avec le douloureux secret.

Le courage lui manquait. Il se flagellait de reproches. Quoi ! Il tenait la preuve de l'infâme Clémence, et il irait une fois de plus se griser d'une pieuse duperie volontaire !... A cet instant, il crut qu'il allait oser.

Mais quelque chose d'annihilant se passait en lui, paralysait ses gestes. Et il n'avait pas davantage poursuivi l'imprudente tentative, consommé le viol qu'il voulait commettre. Il laisserait l'enveloppe intacte, différant, jusqu'à résolutions plus propices, la venue de l'heure cruelle et décisive.

Il redescendit vers la plage, en quête de fraîcheur et de solitude. Puis, d'un geste impulsif, il revint s'asseoir au café.

— Il y a confusion, fit-il en remettant la lettre à la bonne. Vous vous excusetez auprès de l'employé et lui direz qu'elle ne vous était pas destinée. L'écriture vous a révélé l'erreur.

Quand Clémence revint pour la troisième fois dans l'après-midi, l'employé des postes se confondit en politesses à dessein vagues et compatissantes pour l'incompréhensible retard de la missive tant attendue.

...Cependant, de tenaillantes perplexités meurtrissaient le cœur de Roger. En proie à d'intérieurs combats, il optait tour à tour pour de sanglantes représailles et un candide laisser-aller.

Une inconséquente dualité se disputait tour à tour en lui sa confiance et ses soupçons. Il avait aussi de puériles initiatives. Puériles et surtout lamentables par la terreur où elles le plongeaient qu'elles n'aboutissent à de trop décevantes constatations.

Un matin, comme Clémence s'habillait, prétextant des emplettes, Roger avait eu la tortueuse pensée, à la voir ainsi, tentante, gorge nue, se corseter devant la glace, d'user d'un inepte stratagème.

— Tu as la taille plus mince d'ordinaire, fit-il, ton corset est trop lâche...

Et, complaisamment, il en avait resserré les liens et, prestement, insidieusement, noué à l'insu de Clémence les doubles boucles de la rosette.

C'était fou assurément...

Or, Clémence rentrée, le nœud révélateur avait disparu et, quelques heures après Roger croisait Laurière en plein Biarritz.

La scène avait été d'un pathétique tragique et victorieux. Mais quel pardon momentanément consenti ; quelle justification charitablement admise furent jamais gage suffisant d'un oubli éternel des souillures ?...

C'était le soir.

Après la chaleur torréfiante du jour, des couples, loin du môle, s'égaraient, égrenés dans la nuit, réfractaires aux music-halls et aux casinos. Clémence et Roger, silencieux, s'acheminaient vers la jetée que surplombe le «Rocher de la Vierge». La brise du large, par effluves, mêlait aux senteurs vivifiantes des algues le relent salubre des embruns. Les étoiles versaient leurs troublantes énigmes.

— Que c'est beau, tous ces points d'or, fit Clémence... et quel grand mystère !...

— Oui, approuva Roger.

Elle poursuivit :

— ...Cette danse d'étincelles est fascinante. Je ferme les yeux parfois pour éviter l'obsession...

Roger restait rêveur.

Les vagues autour d'eux déferlaient. Clémence s'en aperçut.

— Redescendons, fit-elle.

— Nous sommes bien ici, fit Roger.

Du môle, à cet instant, sortit un appel déchirant de sirène.

Clémence frissonna.

— Comme tu es triste, reprit-elle.

Il la repoussa. Puis, sous l'empire de l'inoubliable :

— ...J'ai fermé les yeux, m'entends-tu, cria-t-il.

Déjà elle avait compris. Une pensée soudaine l'avait envahie, angoissante et mortelle. Une de ces pensées lucides dans la nuit de l'âme, révélatrices de désastre et d'effondrement...

A genoux, maintenant, dans l'eau envahissante, elle implorait grâce en pardons convulsifs

— Pitié ! Roger !... je t'en supplie !... Je t'aime !... Oh ! pitié !... pitié !...

La lutte fut courte. Courte et sourde dans la clameur des vagues : la meute des vagues hurlant à la mort. Dix brasses à peine les séparaient de la pointe extrême de la jetée. L'ascension fut plus longue sur les falaises, gênée par les révoltes du désespoir. Là, un grand, un suprême cri. Voletant tout près, seules, les mouettes effarées l'entendirent.

...D'ailleurs, la sirène, au loin, venait de reprendre sa plainte lugubre et monotone quand leurs deux corps crispés roulèrent dans la mer, du haut du «Rocher de la Vierge».

Albert DELMAS.

ECHOS

L'ETAT-CIVIL DE CAMEMBERT

Il y a un syndicat dit «du vrai camembert». Si savoureux que cela semble, c'est exact.

Et ce syndicat, qui a pour président d'honneur M. Chéron et M. Le Cherpy, défend vaillamment les droits méconnus de l'infortuné camembert, victime de contrefaçons sans nombre.

Le gouvernement est d'ailleurs résolu à aider ce syndicat dans son œuvre réparatrice.

Il va soumettre au Conseil d'Etat un décret qui fixe en ces termes l'état civil auquel a droit le camembert :

«Le camembert doit être un fromage à pâte molle, égoutté, ni cuite, ni pressée, ni malaxée, légèrement salée, à moisissure superficielle, de format rond, du poids maximum de 350 grammes, d'un diamètre maximum de 10 à 11 centimètres, dont la matière sèche renferme un minimum de 36 pour cent de matière grasse provenant de lait pur de vache et fabriqué en Normandie.

L'ESPAGNE ET LE MAROC

La Révolution gronde à Barcelone

Barcelone, isolée du reste de l'Espagne, est à feu et à sang. -- Nombreux engagements entre la troupe et les grévistes. - Le siège de la Maison du Peuple a duré une heure. -- Le chiffre des morts et des blessés est inconnu.

La bataille continue à Mélilla

Les Espagnols ont eu un nouvel engagement très meurtrier avec les Marocains. — Le général Pintos et plusieurs officiers ont été tués.

Malgré les rigueurs de la censure, on peut se rendre compte que la situation s'aggrave chaque jour en Espagne, aussi bien au Maroc qu'à l'intérieur.

A Melilla, il est maintenant établi que plusieurs des combats que les dépêches officielles représentaient presque comme des victoires, ne sont en réalité que des défaites pour les troupes espagnoles. Ainsi, le combat du 18 juillet fut presque un désastre. Des correspondances privées représentent la position comme si critique, qu'on envisage la possibilité d'une prise de Melilla par les tribus riffaines.

Quarante mille hommes seraient nécessaires pour mettre ces tribus à la raison. Or, il semble bien que le gouvernement espagnol soit, à l'heure actuelle, hors d'état de fournir un pareil effort. Le ravitaillement en serait à peu près impossible; le service de l'intendance organisé autour de Melilla fonctionne dans des conditions si défectueuses que la faim, les privations et l'épuisement font, parmi les soldats du corps expéditionnaire, plus de victimes que les Marocains.

Ces nouvelles, colportées à travers la péninsule, malgré la censure, par les correspondances privées, accentuent encore le mouvement révolutionnaire commencé il y a quelques jours.

Depuis vingt-quatre heures, un fait brutal domine la situation intérieure.

Barcelone, capitale économique de l'Espagne, est sans communication avec Madrid d'une part, et la frontière de l'autre. Non seulement les télégrammes de presse et d'affaires ne passent pas; mais le consulat général de France est coupé de tout contact soit avec l'ambassade de Madrid soit avec le quai d'Orsay. Etant donnée la gravité de la situation locale, ce silence ne s'explique que par une rupture totale des fils. On verra que, d'après les constatations du gouvernement lui-même, cette destruction des lignes télégraphiques n'est qu'un des moindres attentats impunément commis depuis deux jours à Barcelone, à Tarragone et sur un ensemble de points encore indéfini.

De Melilla, le silence est presque aussi compact; une tentative faite pour le rompre laisse une impression singulièrement angoissante. On lira plus loin les brèves dépêches annonçant la reprise du combat, et, pour seul détail, la perte d'un général et de plusieurs officiers. Ici encore, il faut attendre : et l'attente est chargée des pires inquiétudes.

L'ÉMEUTE A BARCELONE

DYNAMITAGES ET INCENDIES. — ON SE BAT DANS LES RUES

Madrid, 28 juillet. — Le ministère de l'intérieur a communiqué la note suivante :

Les événements survenus dans la province de Barcelone sont d'une gravité telle que le gouvernement a décidé de suspendre les garanties constitutionnelles dans cette province et dans les provinces limitrophes de Tarragone et de Gérone.

LA GREVE GENERALE

Les éléments anarchistes et révolutionnaires qui donnèrent le signal de la grève générale en tâchant d'étendre cette grève aux diverses localités de la province, attaquèrent dès les premiers moments les agents de police et la gendarmerie, se livrèrent à toutes sortes de violences et coupèrent toutes les communications des chemins de fer, des lignes télégraphiques et téléphoniques, afin d'isoler complètement Barcelone et d'empêcher la venue des troupes qu'on pouvait expédier pour étouffer le mouvement séditieux.

LA DYNAMITE

Dans les dernières heures de l'après-midi d'hier, les communications avec Barcelone furent complètement coupées et, jusqu'à aujourd'hui, on ne put pas rétablir certaines lignes télégraphiques ; les séditieux incendièrent les wagons du chemin de fer et le pont de Tarragone, dynamitèrent un autre pont de la ligne de Tarragone et arrêtèrent plusieurs trains, réussissant à empêcher l'entrée et la sortie de Barcelone de tous les trains.

EGLISES ET ECOLES INCENDIEES

Dans la commune de Pueblo-Nuevo, les séditieux prirent d'assaut le couvent des Maristes, tuèrent un de ceux-ci et en blessèrent plusieurs autres.

Ils construisirent des barricades dans les rues de Barcelone ; la gendarmerie, la police et les troupes durent faire usage de leurs armes en de très nombreuses occasions.

Aux dernières nouvelles reçues du capitaine général, alors qu'il se trouvait sur le boulevard Paraleto de Barcelone, et dans la commune de Pueblo-Nuevo, les séditieux firent feu sur lui et sur son escorte ; il dut riposter.

Les séditieux incendièrent l'église Saint-Paul et les écoles congréganistes de Saint-Antoine, détruisirent plusieurs passerelles qui traversent la ligne du chemin de fer et attaquèrent le commissariat de Pueblo-Nuevo ; la gendarmerie qui s'y trouvait dut se défendre.

MORTS ET BLESSES

Hier, il y a eu 119 arrestations, 3 morts et 45 blessés parmi les manifestants ; deux agents de la police secrète, 17 agents de police et 4 gendarmes ont été blessés.

Le capitaine de gendarmerie de Tarrasa, qui était parti avec un lieutenant et sept gendarmes pour disperser la foule, qui démolissait la voie ferrée et brûlait un pont à un kilomètre de la gare, a été attaqué par les manifestants ; les gendarmes ont dû faire feu.

Un lieutenant et un gendarme ont été blessés ; le capitaine, un sergent et un gendarme ont reçu des contusions.

Les rencontres entre les manifestants et les agents de la force publique ont été très nombreuses aujourd'hui ; mais, jusqu'à présent, on en ignore les conséquences.

Pour éviter le renouvellement de pareils faits, le gouvernement a déjà envoyé tous les renforts nécessaires pour rétablir l'ordre et réduire les manifestants.

Barcelone est isolée

L'émeute continue. — Nouvel engagement entre les troupes et les grévistes.

Madrid, 28 juillet. — La situation à Barcelone n'a pas changé. On confirme les envois de troupes.

Des groupes de grévistes sont sortis dans la campagne pour couper les voies du chemin de fer et empêcher l'arrivée des troupes. Ils ont ainsi rendu impossible la circulation des trains, notamment près de la commune de Vendrell, où des trains provenant de Valence ont débarqué des troupes qui ont poursuivi les grévistes et ont rétabli les voies.

Un gréviste a été tué ; un autre a été blessé.

Les trains directs de Madrid à Barcelone ont été supprimés, en raison des incidents qui se sont produits dans cette dernière ville et de la mise hors d'usage des voies.

Le mouvement s'étend

UNE NOTE OFFICIELLE

Madrid, 28 juillet. — Le ministère de l'intérieur communique la note suivante :

On affirme que les révolutionnaires essayent d'étendre le mouvement à Valence, à Saragosse et à Bilbao.

Le gouvernement ne reculera devant aucun sacrifice pour rétablir et maintenir l'ordre en Espagne, dût-il avoir à mettre en état de siège tout le royaume et convoquer toutes les réserves.

On dément officiellement les bruits d'insubordination des réservistes et d'exécutions militaires à Melilla et ailleurs, que la presse de l'opposition a mis en circulation.

Le sang coule dans les rues de Barcelone

LES TROUPES FONT LE SIEGE DE LA MAISON DU PEUPLE. — NOMBREUX BLESSES.

Cerbère, 28 juillet. — On mande de Barcelone que les magasins restent fermés. La ville est occupée militairement, ainsi que les principaux édifices.

A la Maison du Peuple les ouvriers ont soutenu une lutte acharnée qui a duré plus d'une heure avec la police et la garde civile.

Il y a, de part et d'autre, de nombreux blessés.

L'autorité militaire vient de fermer la Maison du Peuple.

Aucun journal ne paraît aujourd'hui. Des troupes ont été envoyées de Valence, Saragosse, Lerida et Pampelune pour rétablir l'ordre en Catalogne.

PAS DE COMMUNICATIONS

Ce matin, l'express est parti de Port-Bou, mais il n'a pu parcourir qu'une vingtaine de kilomètres, la voie étant détruite à partir de Vilajuiga.

Les voyageurs se sont rendus à pied à Figueras.

Les communications continuent à être interrompues, plusieurs ponts ayant été brûlés sur la ligne de Gerona à Barcelone.

L'agitation en Biscaye

La grève générale pour le 31 juillet

Hendaye, 28 juillet. — On mande de Bilbao :

«Les conseillers municipaux socialistes ayant proposé la suspension des fêtes projetées le 31 juillet en l'honneur de saint Ignace de Loyola, la majorité a repoussé leur proposition.

Les comités socialistes de Biscaye ont résolu alors de déclarer la grève générale pour le même jour.

Les autorités adoptent des mesures préventives, mais déjà une grande effervescence règne dans le district minier.